UN POÈME GREC VULGAIRE

RELATIF À

PIERRE LE BOITEUX DE VALACHIE

PUBLIÉ

PAR

N. BĂNESCU
PROFESSEUR (BUCAREST).



BUCAREST

IMPRIMERIE DE LA COUR ROYALE, F. GÖBL FILS
No. 19, Strada Regală, No. 19
1912

INTRODUCTION

Le poème grec inédit que nous présentons au public vient d'un manuscrit du couvent τῶν Ἰβήρων de la Sainte-Montagne.

L'institut de photographie Jantsch de Leipzig entreprenait, pendant l'été de l'année 1911, une „expédition scientifique" en Orient, dans le but de procurer à ceux qui en avaient manifesté le désir des photographies de manuscrits. Profitant de l'occasion, nous avions exprimé spécialement le voeu d'obtenir des pièces concernant l'histoire des Pays Roumains. C'est ainsi que nous est parvenu le poème qui fait l'objet de cette étude.

Ce qui nous a décidé à le publier ce sont les quelques renseignements intéressants qu'il contient sur l'histoire de la Valachie à la fin du XVI-e siècle. On verra plus loin que notre poème, écrit pour célébrer la toute-puissance de Michel Cantacuzène—le personnage qui joua un rôle si considérable dans les affaires de l'empire ottoman, pendant la seconde moitié du XVI-e siècle —, nous renseigne aussi sur les aventures de la famille du voïvode roumain *Mircea III Ciobanul* (le Berger).

Rédigé en grec vulgaire et dans le style sentencieux de l'auteur, ce morceau peut intéresser également les philologues.

I

Le poème, qui a pour auteur *Georges l'Etolien*, est contenu dans le *Codex Athous* mentionné dans le Catalogue de Sp. Lambros au No. 4272 (152) [1]) et daté du XVI-e siècle. Ce

[1]) *Catalogue of the Greek manuscripts on Mount Athos*. Cambridge. 1900. II, pp. 35—6.

manuscrit, un codex miscellaneus, nous a conservé la plupart des écrits de Georges l'Étolien : le poème que nous éditons, les Fables d'Ésope mises en vers, un petit poème, dédié à Michel Cantacuzène et un autre, avec l'acrostiche: Γεωργίου τοῦ Αἰτωλοῦ ἔπαινος εἰς τὸν αὐθέντην Ἀνδρόνικον, dédié par conséquent au fils de Michel. Tous ces morceaux sont écrits en grec vulgaire.

Un autre manuscrit, appartenant à la bibliothèque du gymnase grec d'Andrinople, contient trois petits morceaux du même auteur, écrits en vers élégiaques et adressés au métropolitain de Thessalonique Joasaph. Ces morceaux, qui nous montrent que le poète s'exerça aussi dans la langue écrite, furent publiés par B. K. Stephanides dans la *Byzantinische Zeitschrift* (XVI. pp. 468—9) et peu après, avec corrections et commentaire, par P. N. Papageorgiou. [1]

C'est tout ce qu'on connait de l'oeuvre littéraire de notre Étolien.

Les fables d'Ésope mises en vers constituent la plus importante de ses productions ; c'est pourquoi elles attirèrent plus tôt l'attention des savants. Elles furent publiées, la même année et indépendamment, par Émile Legrand — *Recueil de fables ésopiques mises en vers par Georges l'Étolien*, Paris, Welter, 1896 (dans la *Bibl. gr. vulgaire*, VIII) — et par Sp. Lambros — dans le Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος, Athènes, 1896, V, pp. 1—122. En éditant les fables, le savant grec annonçait l'intention de publier une autre fois les trois poèmes du même auteur. Mais, à notre connaissance, cette intention n'a pas encore été réalisée.

II

On trouve des renseignements sur Georges l'Étolien chez Legrand, dans le *Recueil de fables* etc. (la Préface) et dans la *Notice biographique sur Jean et Théodose Zygomalas*, Paris, Leroux, 1889, pp. 72—3, et chez Lambros, dans l'Ἐτήσιον

[1] Γεωργίου τοῦ Αἰτωλοῦ τὰ εἰς Ἰωάσαφ τὸν Ἀργυρόπουλον, Θεσσαλονίκης μητροπολίτην, ἡρωελεγεῖα, dans la *Byz. Zeitschr.*, XVIII, p. 147 et suiv.

ἡμερολόγιον de Constantin Scoccos pour l'année 1888 et, avec plus de détails, dans son introduction aux fables publiées dans le susdit Δελτίον.

Ces auteurs nous apprennent que l'époque de maturité de Georges l'Étolien fut la seconde moitié du XVI-e siècle. Il passa quelque temps à Constantinople, au patriarcat, où il eut des démêlés avec le protonotaire Théodose Zygomalas et avec les nombreux notaires qui y étaient employés. Les contemporains le tenait pour un homme de beaucoup d'érudition. Il mourut au mois de septembre 1580. Cette date est certaine : elle nous est donnée par la *Turcograecia* de Martin Crusius.

Une lettre, adressée par Damascène le Studite à notre poète et publiée par A. Papadopoulos-Kérameus [1], nous apprend que l'Étolien fit un séjour à Venise. La lettre n'est pas datée, mais Legrand établit qu'elle ne saurait être postérieure à 1577, date de la mort de Damascène. Lambros, qui a connu ladite lettre, croit pouvoir fixer de plus près l'époque du séjour de l'Étolien à Venise. Il place approximativement la date de son retour de cette ville dans la troisième dizaine du XVI-e siècle [2]). Seulement Georges l'Étolien n'était, à cette époque, qu'un tout petit enfant. Lambros ne s'est pas aperçu que, selon une notice de Crusius, le poète est mort environ à 55 ans : *mortuusque est 1580, mense Septembri, annos circiter 55 natus* [3]). La date de sa naissance est par conséquent à mettre vers 1525, justement dans la dizaine où Lambros le fait retourner de Venise. Le poète a donc dû faire ce voyage beaucoup plus tard.

Venise

Crusius nous apprend encore que Georges l'Étolien était considéré comme le meilleur poète du temps — ἄριστος ποιητής [4]). Cependant le jugement des contemporains paraît exagéré. À en juger par notre morceau, assez long pour permettre une appréciation, l'Étolien n'avait presque pas le sentiment de la forme et l'inspiration lui faisait totalement défaut.

[1]) Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς νεοελληνικῆς φιλολογίας, C-ple, 1886, pp. 62—3, chez Legrand, *Recueil*, p. X.

[2]) Δελτίον, p. 5.

[3]) Chez Legrand, *l. c.*, p. XIII.

[4]) Cité par Legrand, *l. c.*, p. XI, et par Lambros, *l. c.*, p. 4.

Manuel Gédéon affirme que notre poète aurait rempli quelque temps les fonctions de Directeur de l'École Nationale de Constantinople [1]).

Nous avons vu précédemment qu'une de ses poésies était dédiée à Michel Cantacuzène, une autre au fils de celui-ci, Andronic. Michel Cantacuzène, connu aussi par le surnom Chéitanoglou, jouissait en ce temps-là d'un prestige considérable. Favori du puissant grand vizir Mohammed Sokolli, possédant une fortune immense, il s'était acquis dans les affaires de l'empire ottoman une très sérieuse influence. Pour un Grec d'origine comme était notre Étolien, Cantacuzène personnifiait certainement tout l'orgueil de sa nation asservie. Adresser des hymnes dithyrambiques à un tel personnage, rattaché par son nom à l'une des plus illustres familles byzantines, ne pouvait qu'être tout naturel à cette époque où la rhétorique vivait encore des vieilles traditions. Mais par sa manière, par les détails très précis qu'il nous donne dans ses vers, le poète nous fait croire qu'il a connu autrement que par son renom la famille du puissant Grec d'Achélo. Il n'est pas impossible qu'il ait fait partie des clients de cette famille.

III

Le poème contient 401 vers et n'a pas de titre. Dans une sorte de prologue, l'auteur nous en donne d'abord le résumé. On y trouvera, nous dit-il, en premier lieu une conversation entre Pierre le voïvode—Πέτρος Βοϊβόνδας—et sa mère, Μόρτζαινα, la fameuse *Doamna Chiajna*, veuve du voïvode Mircea III Ciobanul de Valachie. Puis on assistera à une entrevue, dans l'autre monde, entre Pierre et le patriarche Joasaph, avec lequel Pierre engage une „dispute énergique". L'auteur nous fait connaître alors la date où les événements sont censés avoir lieu, par conséquent aussi approximativement la date de composition de son poème: l'an 7077 de la Création (=1568—9).

1) Χρονικὰ τῆς πατριαρχικῆς ἀκαδημίας, Constantinople, 1883, pp. 63—4, cité par Legrand, *l. c.*, p. XI.

Il entre dans le récit et nous apprenons ici que ce n'est que le spectre de Pierre qui apparaît en songe à sa mère. Le poète s'imagine, dirait-on, tout de bon que le voïvode n'était plus parmi les vivants. [1])

C'est surtout parce que le sujet est purement historique qu'il devient intéressant. En effet, de cette déplorable poésie, d'une rhétorique fade, à la mode à cette époque tout comme aux temps meilleurs d'autrefois, on peut dégager quelques détails importants relatifs aux faits et aux hommes.

Au temps où écrit Georges l'Étolien, Michel Cantacuzène était, nous l'avons dit, au comble de sa fortune. [2]) Fermier des salines de l'empire, fermier du lac d'Achélo, qui appartenait à sa Hautesse, „grand douanier", „grand fournisseur" — μέγας πραγματευτής—du Sultan, favori du grand vizir Sokolli, [3]) il disposait, du fond de sa magnifique résidence d'Achélo, du sort des Princes des Pays Danubiens aussi bien que de celui des patriarches de Constantinople. La femme énergique et avide du pouvoir qu'était Doamna Chiajna chercha à attacher un tel homme à sa famille. En 1566, elle lui accordait la main de sa fille Marie; mais, peu après les noces, elle la faisait ramener par ses gens armés en Valachie, à la Cour de son fils Pierre le Boiteux. [4]) Michel Cantacuzène n'était pas homme à laisser un tel affront impuni. Sa vengeance valut, deux années

1) En réalité Pierre le Boiteux, après avoir régné une fois en Valachie (de septembre 1559 à juin 1568), occupa encore deux fois le trône de la Moldavie (juin 1574—23 novembre 1577: août 1589—29 août 1591) et mourut en exil, à Bozen, en 1594 (Voy. N. Iorga, *Gesch. des rum. Volkes*, II, Gotha, 1905, le Registre; *Hurmuzaki-Jorga*. XI. l'Introduction).

2) Nous renvoyons au sujet de ce personnage à N. Iorga, *Despre Cantacuzini*, București, 1902, pp. XXV—XXXIX; N. Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, III, Gotha, 1910, pp. 211—2; Ém. Legrand, *Recueil de poèmes historiques en grec vulgaire relatifs à la Turquie et aux Principautés Danubiennes*, Paris, Leroux, 1877, pp. 1—13. Les livres de Gerlach et de Crusius ont été employés par tous les deux.

3) Iorga, *Despre Cantacuzini*, XXV—XXVI.

4) *Ibidem*, XXVII—XXVIII.

plus tard, à Pierre le Boiteux la perte de son trône et l'exil de toute sa famille en Orient. [1])

C'est cet événement qui forme l'objet du poème que nous publions. Mettant en vers le malheur de la famille de Chiajna, le présentant comme causé par l'emportement de Chéitanoglou, Georges l'Étolien semble s'être proposé de venger, lui aussi, l'injure faite à cet éminent représentant de sa nation. Il mêle à l'affaire le patriarche Joasaph et imagine entre tous ces personnages qu'il réunit dans un commun malheur des scènes qu'il voudrait rendre dramatiques, mais pour lesquelles sa Muse ne le seconde que maladroitement.

Voici la première scène. L'ombre de Pierre se montre à sa mère, pour lui reprocher les souffrances dont il a été la victime innocente (v. 11—69). Il lui fait un crime d'avoir séparé sa soeur de Cantacuzène, le rejeton de «l'illustre» famille, «l'orgueil des Grecs», le «joli pallikare».

Dans cette lamentation du voïvode, qui finit par maudire

[1]) Un voyageur allemand des Lieux-Saints, le médecin *Leonhardt Rauchwolffen*, trouvait la famille de Pierre le Boiteux, vers la fin de l'année 1573, à Alep. À propos de l'extension menaçante des Turcs, le voyageur exprime son inquiétude en ces mots, qui nous donnent des renseignements intéressants sur la personne de Chiajna :

„. . Kommet also täglich je länger je näher uns über den Halss, dass uns nichts bessers als gantz Griechenland, Thracia, Seruia, Bosnia, Ungern, Walachey etc. zugewarten, wir auch eben wie jene unter die schwere Dienstbarkeit hingerissen werden, darunter noch heutiges tages nit *(sic)* wenig Personen hohes Stands schwerlich stecken bleiben. Unter andern ich sonderlich zu Halepo gefunden ein alte Königin Walachie, mit jhren Söhnen, deren der jüngst erst nach jhres Herren tödtlichen abgang geboren worden. Die helt sich noch da in einer sondern Behausung und lebet von dem geringen Eynkommen, das jhr der Türck järlichen verschaffet, ist ein verständige Fraw, der Türckischen und Arabischen Sprachen wol kündig. Haben desshalben auch jhre Unterthanen in jhrem Land auff sie noch ein grosses auffsehen und sind der gäntzlichen Zuversicht, unser lieber Gott und Herr werde sich jhrer endtlich erbarmen, sie jhnen wider schencken und geben oder auffs wenigst mitler zeit ein milterung schicken". *(Beschreibung der Rheyss Leonhardt Rauchwolffen der Artzney Doctorn* etc., I-ère Partie, VII, dans le *Reyssbuch dess heyligen Lands*, Franckfort am Mayn, 1609).

sa mère, il y a un détail à noter. D'après le récit de Crusius [1]), ce fut *Jean Cantacuzène*, frère de Michel, qui épousa la jeune princesse Marie. Cette opinion, reproduite par Legrand [2]), ne fut pas acceptée par Iorga. Celui-ci ne peut voir dans le mari de la princesse un autre que Michel Chéitanoglou lui-même [3]). Son opinion se trouve à présent confirmée par notre poème. En effet, le nom de Michel Cantacuzène seul y revient à plusieurs reprises ; pas une seule fois celui de Jean, son frère. Or, Georges l'Étolien, serviteur tout dévoué du grand seigneur d'Achélo, comme il se nomme lui-même, ne pouvait qu'être très bien informé sur les circonstances de ce mariage.

Vient ensuite une scène où la *Mircena* laisse éclater sa douleur (v. 70—138). Elle accuse le patriarche Joasaph de l'avoir mal conseillée. C'est lui qui, l'informant du mépris où la tenait le Grec, comme une femme sans tête — βλάχα σὲ καλεῖ καὶ δὲν ἔχεις κεφάλι —, l'avait poussée à reprendre sa fille. Ce fut là la cause de sa ruine. Plus de trône en Valachie, s'écrie-t-elle, plus de fortune : richesse, palais, cours ornées de marbres, jolies servantes, tout est perdu ; et, tandis que son fils promène son amertume parmi les ombres des morts, Alexandre goûte en Valachie la joie de régner.

Ce qui est à remarquer dans cette nouvelle scène c'est le rôle que le poète attribue au patriarche, dans l'affaire des noces de Cantacuzène. Comme Joasaph était attaché, par alliance, à la famille de Chiajna — son neveu Stamati avait épousé une des filles de celle-ci [4]). — la chose n'aurait rien qui dût surprendre. De plus, nous savons que la déposition du patriarche Joasaph fut l'oeuvre de Cantacuzène ; l'Étolien lui-même nous l'atteste un peu plus loin. Cependant la date de l'excommunication de Joasaph fait difficulté. Crusius nous a décrit, avec un certain luxe de détails, cet événement, qui aurait eu lieu

[1]) *Turcograecia*, p. 274.
[2]) *Recueil de fables*, XIV.
[3]) *L. c.*, p. XXVIII, note 2.
[4]) *Hurmuzaki—Jorga*, XI, p. VI.

au mois de janvier 1565 [1]). Par une autre source nous apprenons que Métrophanes, le successeur de Joasaph, signait déjà des pièces, en qualité de patriarche, au mois de septembre 1565 [2]). Nous sommes donc forcés d'admettre ou que le mariage de Michel Cantacuzène fut célébré avant 1566, ou, ce qui est plus vraisemblable, que le poète a commis un anachronisme en mêlant le patriarche à l'affaire de ce mariage. L'Étolien voulait, peut-être, justifier la conduite de Cantacuzène envers le chef de l'Église et, comme il n'ignorait pas les liens qui attachaient celui-ci à la famille de Chiajna, il lui attribua, sans trop de scrupules, un rôle dans la malheureuse affaire qui devait aboutir à la ruine de cette famille.

Une autre scène nous fait assister à l'entrevue de Pierre avec le patriarche. Pierre l'accable de ses reproches (v. 139—174), il voit en lui le vrai coupable. Le patriarche fait son ***mea culpa*** — τὸ ἥμαρτόν του (v. 175—233).

Puis Doamna Chiajna apparait encore, dans une scène que l'auteur cherche à rendre plus émotionnante (v. 234—289). Un matin, la hautaine et ambitieuse veuve de Mircea III Ciobanul se réveille agitée, se lamente, s'arrache les cheveux, appelle ses servantes pour la soutenir, toute bouleversée qu'elle est par un nouveau songe, où son fils lui est apparu. Elle déplore ses malheurs, le souvenir des crimes de son époux lui revient un moment à la mémoire : peut-être ne fait-elle que payer le sang versé par celui-ci pendant son règne.

Pierre s'entretient ensuite encore une fois avec sa mère (v. 290—325), qu'il accable d'injures, pour le mal dont elle fut la cause. Toute à son orgueil et à ses amours — ὁ νοῦς σου εἰς τὸν ἔρωτα ἦτον κ'εἰς τὸ καμάρι — elle offensa un seigneur comme le Grec d'Achélo, dont le nom revient ici, sous la plume du poète adulateur, accompagné des plus brillantes épithètes.

L'Étolien intercale en cet endroit un dithyrambe à l'adresse

1) *Historia patriarchica*, Bonn, 1849, p. 179 suiv. Cf. M. Gédéon Πατριαρχικοὶ πίνακες, p. 510 suiv.

2) P. N. Papageorgiou, Ἐκδρομὴ εἰς τὴν βασιλικὴν καὶ πατριαρχικὴν μονὴν τῆς ἁγίας Ἀναστασίας τῆς Φαρμακολυτρίας τὴν ἐν τῇ Χαλκιδικῇ, dans la *Byz. Zeitschr.*, VII, p. 57 suiv.

de Michel Cantacuzène et de l'illustre famille dont celui-ci descend (v. 326—367). Il se nomme Michel, parce qu'il est l'orgueil et la gloire du «nouvel Israël», et tout ce qu'il fait est empreint d'une parfaite justice : il a chassé du trône patriarcal Joasaph, «l'Arvanite», parce qu'il avait la tête «vide comme un pot» — ὅτι εἶχε τὸ κεφάλι ‖ εὔκαιρον ὡσὰν τζουκάλι —, il a éloigné Chiajna, la Ντόμνα, «comme une ânesse» — σὰν γομάρα — dans les contrées de l'Orient.

On peut dégager un détail important de ce verbiage de mauvais goût. Parlant de la «sage» et «illustre» famille de son protecteur, le panégyriste nous apprend que le fameux Michel Cantacuzène est le fils de κύρ Δημήτριος, qui était de haute race — εἰς τὸ γένος φῖνος — et s'était distingué par sa générosité envers les pauvres.

Jusqu'à présent on ne savait rien de certain au sujet de la famille du fameux Cantacuzène. Iorga le supposait fils d'Alexis Cantacuzène [1]) ; Legrand nous parle de l'incertitude qui entoure l'origine de cet important personnage [2]). Nous apprenons donc pour la première fois le nom du père de Michel Cantacuzène. Pour nous, ce Démétrios Cantacuzène ne peut être que le célèbre guerrier de ce nom, qui combattit pour les Florentins, mourut en 1536 et fut enterré dans l'église de Saint-Dominique à Pise [3]). Si notre poète passe sous silence ses faits d'armes, il fait cependant mention de la grande puissance de ce Cantacuzène dont la volonté de faire le bien ne connaissait point d'obstacle.

Dimitrie Cant

Le poème finit par un épilogue (v. 368—397), où l'auteur se paie le luxe de philosopher sur l'inconstance des choses humaines. Que le sort de Chiajna, dit-il, serve d'exemple au lecteur. Puis, s'appuyant sur des textes bibliques, il conseille à ce dernier de ne jamais oublier que c'est l'humilité seule qui élève les hommes.

Les quatre derniers vers nous apprennent le nom du poète,

1) *Despre Cantacuzini*, p. XXV.

2) *Recueil de poèmes historiques*, p. 1.

3) Ducange, *Familiae augustae byzantinae*, Paris, 1680, p. 263.

qui s'adjuge, sans beaucoup de cérémonies, le titre de «dévoué serviteur de l'*archon* Cantacuzène».

IV

Il nous reste à dire quelques mots de l'intérêt que notre poème peut aussi offrir au point de vue de la langue.

Il est écrit en vers politiques rimés, accouplés deux à deux, et en langue grecque vulgaire. Ce qui nous paraît en augmenter la valeur ce sont les vers *gnomiques*, comme l'auteur les appelle lui-même, qui finissent chacune des scènes que nous avons brièvement analysées. On en rencontre aussi dans le corps même des scènes.

Le versificateur des fables ésopiques devait se sentir porté pour le genre des proverbes. Ceux-ci sont répandus à pleines mains dans son poème. On les y trouve tantôt dans la forme même dans laquelle ils circulaient de bouche en bouche, tantôt transposés dans le rythme populaire habituel au genre, dans le vers de 7 et 8 syllabes.

Nous en présentons quelques spécimens :

v. 40—1 :

῞Οτ᾽ ὁποὺ μὲ λεοντάρια θέλει νὰν πέσ᾽ εἰς μάγγη
᾽ς τὸ ζάρι βάλλει φανερὰ τὴν κεφαλὴν ὀπόγει.

Il se répète au vers 206. Cf. chez Krumbacher (*Die Moskauer Sammlung Mittelgriechischer Sprichwörter*, München, 1900, p. 414) : Καὶ τίς λέγει τῷ λέοντι, ὅτι ὄζει τὸ στόμα σου :

---

v. 86—7 :

᾽Αμ᾽ ὁποὺ λάκκον ἔσκαψε, διὰ νὰ χώσῃ ἄλλον,
ἐκεῖνος μέσα ἔπεσε μὲ τὸ κορμί του ὅλον.

Un proverbe semblable se trouve chez G. N. Polites, Παροιμίαι, I. Athènes, 1899, p. 501 : ὅποιος σκάφτει λάκκον ἄλλου πέφτει ὁ ἴδιος μέσα. D'autres variantes *ibidem*, plus loin.

---

v. 165—6 :

Ποὺ δὲν κλίνει τὸ κεφάλι
᾽ς ὅσα κάμνει πολλὰ σφάλλει.

---

v. 169 et suiv.

῞Οτι λέγουσιν οἱ ἄλλοι,
οἱ σοφοὶ καὶ διδασκάλοι,
Πῶς ἡ πολλὴ χοντροσύνη
δὲν κάμνει ἁγιωσύνη,
Μηδὲ ἡ κενοδοξία
δὲν μᾶς δίδει ἐξουσία.

---

v. 228—9 :

Καὶ ὁποὺ στραβὰ παγαίνει
εἰς πολλὰ κακὰ σεραίνει.

---

v. 230—1 :

῞Οπου γυναικὸς ἀκούει
εἰς χοντρὸν παλούκι κρούει.

On le trouve déjà chez Polites, *l. c.*, IV, p. 233, auquel il fut communiqué par Sp. Lambros.

---

v. 270—1 :

῾Αμαρτία τῶν γονέων
εἰς τὴν κεφαλὴν τῶν νέων.

Cf. Polites, *l. c.*, II, p. 137 : ἁμαρτία γονέων παιδεύουσι τέκνα. Polites a reproduit le nôtre aussi, dans une note. C'est encore Lambros qui le lui a communiqué.

---

v. 272 et suv.

Λέγει ὁ προφήτης πάλιν,
  πούχε κεφαλὴν μεγάλην,
Ὅτι οἱ πατέρες τρῶσιν
  ἀγουρίδα διὰ βρῶσιν,
Οἱ ὀδόντες τῶν παιδιῶν τους
  μουδιάζουσι στανιό τους.

Les mots de Jérémie, XXXVIII, 29: οἱ πατέρες ἔφαγον ὄμφακα καὶ οἱ ὀδόντες τῶν τέκνων ἡμωδίασαν sont passés en proverbe. J. Vénizélos nous donne, dans ses Παροιμίαι δημώδες II-e ed., Hermoupolis, 1867, p. 249, No. 36, un proverbe semblable: παππούλη τρῶς δαμάσκηνα, τὰ 'γκόνια μου μουδιάζουν. Un autre, où les rôles sont changés, à la page 185, No. 124 : Οἱ νέοι τρώγουν τὰ ξυνὰ κ' οἱ γέροντες μουδιάζουν.

---

v. 280—1 :

Καὶ οἱ ἄνδρες σ' ὅσα σφάλλουν
  αἱ γυναῖκές τους λαμβάνουν.

---

v. 340—1 :

Ὅτι εἶχε τὸ κεφάλι
  εὔκαιρον ὠσὰν τζουκάλι.

---

v. 350—1 :

Ἔτζι τὸ παθαίνουν ὅλοι
  ὅσοι δὲν ἔχουν κεφάλι.

---

v. 370 et suiv.

Ὁ χρόνος εἶν', ὡσὰν θωρεῖς, τροχὸς ὁποὺ γυρίζει,
  καὶ μεῖς παρομοιάζομεν τὸ ῥόδον ποὺ μυρίζει.
. . . .
Ἄλλον ὑψώνει ὁ καιρὸς καὶ ἄλλον κατεβάζει.

Cf. Vénizélos, *l. c.*, p. 189, No. 189 :

Ὁ κόσμος εἶναι ῥόδα καὶ σὰν τροχὸς γυρίζει,
  Ἄλλος πηγαίνει ὑψηλά, κι' ἄλλος κατηφορίζει.

Un autre exemple, *ibidem*, No. 191 :

Τὰ πράγματα τοῦ κόσμου γυρίζουν σὰν τροχός.

La Collection de Moscou, publiée par Krumbacher, nous fournit un proverbe semblable (p. 404) :

Καιρὸς ἀνάγει καὶ καιρὸς αὖ κατάγει.

---

v. 380—1 :

Δὲν θέλει νὰ ὑψώνεται τινὰς καὶ νὰ κρατῆται,
  ὅτ' ὕστερα τὸν βλέπετε 'ς τὴν γῆν ὁποὺ κυλεῖται.

Nous remarquons un proverbe analogue chez Vénizélos, *l. c.*, p. 219, No. 625 :

Ὅποιος 'περιφανεύεται, γλήγορα ταπεινώνεται.

Krumbacher nous en fournit un autre, contenu dans le poème vulgaire de M. Glykas (*Mittelgriechische Sprichwörter*, München, 1893, p. 57) : Τοῦτο τὸ ἀνάβα τὸ γοργὸν ἔχει καὶ ὀξὺν κατάβαν.

TEXTE

Remarque. Le manuscrit est orthographié d'une manière déplorable. Lambros l'avait déjà fait remarquer pour les Fables. Il avait acquis la conviction que, loin d'être un autographe, comme il semblerait résulter d'une notice, notre manuscrit doit avoir été rédigé par un copiste ignorant [1]). Le savant grec a complètement raison. Toutes ses remarques valent aussi pour le poème que nous publions.

Mentionner tous les mots dans lesquels ι, υ, ει, οι, η — ο et ω — αι et ε sont confondus, toutes les inconséquences du copiste, qui écrit p. e. une fois στ et une autre fois σθ, une fois νδ, une autre fois ντ etc. serait charger inutilement l'appareil critique. Nous adoptons la transcription des sons comme on la pratique généralement pour le grec vulgaire ; nous indiquerons seulement les variantes qui peuvent offrir un intérêt au point de vue de la langue et celles qui sont indispensables pour permettre de retrouver le texte original là où il aurait subi des corrections un peu radicales.

Cod. Athous 4272,
Fol. 48^a.

'Σ τούτην τὴν ρίμα βρίσκεται ὁ Βοϊβόνδας Πέτρος
τῆς Μύρτζαινας ὁποὺ μιλεῖ, τῆς μάνας του, μὲ μέτρος·
«Πῶς ἐδυνήθη» λέγει της φρόνιμα καὶ μὲ τάξιν
«ἄρχων ὁ Καντακουζηνὸς ὅλους νὰ μᾶς πετάξῃ».
'Σ τὸν ᾅδην πάλιν ὁμιλεῖ μ' αὐτὸν τὸν πατριάρχη,
τὸν Ἰωάσαφ καὶ πολλὰ ἔχουν μεγάλη μάχη.
Ἂν θέλῃς καὶ τὸ ἔτος της καταλεπτῶς νὰ μάθῃς,
ὅταν 'ς τὸ χέρι τὴν κρατῇς εἰς λάθος νὰ μὴν ἔλθῃς.
Εἶναι ἑβδομήντα ἑπτὰ χρόνοι ἀπὸ τὴν κτίσιν
καὶ χιλιάδες, λέγω, ἑπτὰ πὄδραμαν σὰν τὴν βρύσιν.

---

[1]) L'Étolien est aussi connu comme bibliographe. Voy. Νέος Ἑλληνομνήμων, t. VI, Athènes, 1909, p. 112.

Ἐδῶ ὁ Πέτρος ὁμιλεῖ τῆς μάνας του ᾽ς τὸν ὕπνον,
ὁπ᾽ἀπὸ τὴν πικρία της κοιμᾶται χωρὶς δεῖπνον.

Ἐδῶ φαίνεται τὸ εἴδωλον τοῦ Βοϊβόνδα Πέτρου.
«Τὸν ᾅδην ἐξεζήτησα ὀλίγον νὰ μ᾽ἀφήσῃ,
νὰ ὁμιλήσω μετὰ σὲν ὥραν νὰ μοῦ χαρίσῃ·
Τὸν ὀδυρμόν σου ἤκουσα κάτω ᾽ς τὸν ᾅδην ποῦμαι
κ᾽ ἠθέλησα νὰ ἀνεβῶ μαζὶ νὰ εὑρεθοῦμε.
Τί ᾽σαν ἐτοῦτα πὄκαμες σήμερον εἰς ἐμένα
πράγματα ἀναρίθμητα καὶ δὲν εἶν᾽ μετρημένα;
Δὲν ἔκαμες ὡς φρόνιμη μηδὲ ὡς θέλει τάξις,
ἀμ᾽ἔκαμες ὡσὰν μωρὴ καὶ ὅλους νὰ μᾶς πετάξῃς,
Νὰ χάσωμεν τὸν τόπον μας, νὰ λείψῃ ἡ αὐθεντία,
Fol. 48b. διατὶ ἦτον εἰς τὰ χέρια μας ὅλη ἡ ἐξουσία.
Ἂν ἤθελες τὸ γένος μας πολλὰ νὰ τὸ τιμήσῃς,
δὲν ἔπρεπεν, ὡς βλέπομεν, τόσον νὰ τὸ κρεμνίσῃς,
Νὰ χάσωμεν τὸν βίον μας καὶ νὰ ἐξορισθοῦμεν
καὶ νά ᾽μεστεν εἰς φυλακὴν ὡσὰν νὰ χρεωστοῦμεν,
Ὠνειδισμένοι νά ᾽μεστεν καὶ καταφρονεμένοι
διὰ τὰ σένα τὴν λωλὴν καὶ τὴν παραδαρμένην.
Ἠθέλησες ᾽ἐς εὐγενοῦς κλάδου νὰ ἐκκεντρώσῃς
τὸ γένος τὸ ἡμέτερον καὶ νὰ τὸ ἡμερώσῃς,
Νὰ πάρῃς Καντακουζηνὸν γαμπρὸν εἰς τὴν Μαρίαν,
τὴν ἀδελφήν μου κ᾽ἔλαβες μεγάλην τιμωρίαν, —
Λέγω τὸν Καντακουζηνόν, τ᾽ἄνθος τοῦ κόσμου τούτου,
Εἰς τάξιν κ᾽εἰς εὐγένειαν καὶ φρόνησιν τοῦ νοῦ του,
Τὸ γένος τὸ περίβλεπτον καὶ τὸ ἐξακουσμένον
καὶ τῶν Ῥωμαίων καύχημα πολλὰ ἐφημισμένον.
Δὲν σ᾽ἔλεγα, ταλαίπωρη, μηδὲν καταπιαστοῦμεν
μὲ τοὺς εὐγενικώτερους, μήπως κ᾽ἐντροπιαστοῦμεν,
Ὄτ᾽ὁπού μὲ λεοντάρια θέλει νὰν πέσ᾽ εἰς μάχη,
᾽ς τὸ ζάρι βάλλει φανερὰ τὴν κεφαλὴν ὀπὄχει;

19. πράγματ᾽ ἀναρίθμητα. **Nous avons supprimé l'élision à cause du rythme.** *32.* γαμβόν. *40.* νάμπέσ᾽.

Καλά ᾽καμες κ᾽ἠθέλησες ὡς διὰ νὰ παντρεύσῃς
τὴν ἀδελφήν μου καὶ ὅλουνοῦ τοῦ κόσμου νὰ ἀρέσῃς.
Νὰν πέσ᾽ εἰς χέρια εὐγενικά, εἰς σπίτια, εἰς λογάρι,
᾽ς γένος τῶν Καντακουζηνῶν, ᾽ς εὔμορφον παλληκάρι.
Fol. 49a. Διατί τὸ γένος τὸ χοντρὸν μ᾽εὐγενικὸν νὰ σμίξῃ,
δύναται τὸ εὐγενικὸν ἐκεῖνο νὰ στολίσῃ,
Ὡσὰν τὴν βλάχα καμπουχᾶς ὅλην τὴν εὐμορφίζει
καὶ τῆς νυκτὸς ὁ ἥλιος τὸ σκότος διασκορπίζει.
Ἀλλ᾽ἐπειδὴ ἡ τύχη μας δὲν ἤθελε νὰ ἰδοῦμεν
γαμπρὸν ὡσὰν μᾶς ἔπρεπεν καὶ νὰ τὸν ἐχαροῦμεν,
Μηδὲ νὰ ἰδοῦμεν ἄρχοντας, μηδὲ νὰ τιμηθοῦμεν,
ἀμή, ὡς χοντροὶ ὁποῦ εἴμεστε, τόσον νὰ ντροπιαστοῦμεν,
Νὰ σηκωθοῦμεν ἔπρεπε γυναῖκες καὶ παιδία
κ᾽εἰς τὴν αὐλὴν τοῦ ἄρχοντος νὰ δράμωμεν μὲ βία.
Νὰ πέσωμεν ᾽ς τοὺς πόδας του, νὰ τὸν παρακαλοῦμεν
καὶ ὄχ τὰ πολλά μας σφάλματα νὰ ἐλευθερωθοῦμεν.
Ἀμ᾽ ἡ χοντρή μας ἔπαρσις καὶ τὸ πολὺ καμάρι
ἰδὲ πῶς ἐπροξένησε θάνατον νὰ μὲ πάρῃ·
Ἰδὲ πῶς κοίτομαι ᾽ς τὴν γῆν, ὡς καταφρονεμένος,
διατὶ ἀπὸ τὸν τόπον μου εἶμαι ἐξωρισμένος·
Ἰδὲ κορμὶν τὸ τρυφερόν, ἰδὲ κάλλος ποὺ εἶχα
πῶς ᾅδης μοῦ τὸ ἔφθειρε μὲ τἄμορφά μου ῥοῦχα.
Ἀμὴ ὡς ἔκαμες σὲ μέ, μάνα, νὰ σ᾽ τὸ πληρώσῃ
Θεὸς ὁ ἐπουράνιος καὶ νὰ σοῦ τὸ ἀνταμείψῃ·
Τὸ χῶμα τῆς ἀνατολῆς νὰ φάγῃ τὸ κορμί σου
καὶ εἰς τὸν ᾅδην ἔλεος νὰ μὴν εὑρῇ ἡ ψυχή σου.
Παύω τοὺς λόγους ἐδανά, διατὶ καιρὸν δὲν ἔχω,
ὅτ᾽ ᾅδης ἀναγκάζει με κάτω διὰ νὰ τρέχω».

Fol. 49b. Ἐδῶ ξυπνεῖ ἡ Μύρτζαινα μὲ φόβον καὶ μὲ τρόμον
καὶ μοιρολόγιν ἄρχισε κ᾽ εἶναι πολλὰ μὲ δρόμον.
«Ὢ φοβερὸν μυστήριον, ὢ παράδοξον πρᾶγμα,
ὁλονυχτὶς πῶς ἤμουνα μὲ τὸν υἱόν μου ἀντάμα.

44. νὰ μπέσ᾽. *45.* εἰς γ. τ. Κ. εἰς ε. π. *64.* νὰ σὲ τὸ π. L'élision s'impose pour le rythme.

Πῶς μ'ἔσφαξαν οἱ λόγοι του μέσα εἰς τὴν καρδίαν
καὶ πῶς ἐγλήγορ' ἔχασα κείνου τὴν συνοδίαν.
Ἐγὼ σοῦ ἐπροξένησα τὸν θάνατον, υἱέ μου,
καὶ τὸ κορμί σου ἔβαλα 'ς τὸν ᾅδην, ἀκριβέ μου.
Διατί δὲν ἤξευρα ποτὲ 'ς τόσα κακὰ νὰ πέσω
ἄρχων τὸν Καντακουζηνὸν θέλοντας νὰ γελάσω·
Εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν ἐβούλουμουν νὰ ἔλθω,
μήπως καὶ εὕρω δύναμιν εἰς φίλους ὁποὺ ἔχω,
Καὶ αὐτὸς μᾶς ἐκατάστησε τὸ γῦρο νὰ μᾶς πάρουν
μὲ τ' ἀφεντὸς τὸν ὁρισμὸν δέρνοντας νὰ μᾶς φέρουν.
Ἐγὼ ἐπιβουλεύουμουν αὐτὸν πολλὰ νὰ βλάψω,
καὶ αὐτὸς μὲ ἐκατάστησε σήμερον διὰ νὰ κλάψω·
Ἀμ' ὁποὺ λάκκον ἔσκαψε, διὰ νὰ χώσῃ ἄλλον,
ἐκεῖνος μέσα ἔπεσε μὲ τὸ κορμί του ὅλον·
Καὶ λέγω ὅσα ἔπαθα μετὰ δικαιοσύνην,
νὰ εἶναι εἰς σωφρονισμόν, πολλήν μου καλωσύνην.
Ὁ πατριάρχης ἦτονε εἰς ὅσα μᾶς εὑρῆκαν,
ὁ Ἰωάσαφ, ἀφορμὴ ὁπ' ὅλως δὲν ἐγροῖκαν·
Εἶχεν ὑπερηφάνειαν διὰ τὰ στάμενά του,
Fol. 50a. ἀμ' ἔπρεπ' ὁ ταλαίπορος νάχῃ καὶ τὰ μυαλά του,
Νὰ συμβουλεύῃ φρόνιμα ὅσοι τὸν ἐρωτοῦσι,
νὰ δείχνῃ ὅτ' εἶναι γνωστικὸς καὶ ὅλοι νὰ τὸν κρατοῦσι·
Ὅτ' ὁποὺ συμβουλεύει
φίλους δὲν ἐπιβουλεύει
Καὶ τὰ ὕστερα λογιάζει
φρόνιμος νὰ ὁμοιάζῃ.
Ἐκεῖνος μ' ἔβαλε 'ς βουλήν, 'ς τούτην τὴν φαντασίαν,
κ' ἔκαμα ἐχθρὸν τὸν ἄρχοντα μαζὶ καὶ τὸν πασία·
Εἰπέ μου·' 'ς τοῦτα πὄγραψε, κυρά μου, εἰς ἐσένα
ἄρχων ὁ Καντακουζηνὸς ὁλἆναι χαλασμένα·
Ἰδὲ πῶς βλάχα σὲ καλεῖ καὶ δὲν ἔχεις κεφάλι,
παίρνει τὴν θυγατέρα σου, 'ς τὸ σπίτι τὴν ὑπάγει·
Γλήγορα πέμψ' ἀνθρώπους σου ὅλους ἁρματωμένους,
νἄχουσι σπαθοδόξαρα, σελλοχαλινωμένους,

96. À côté de ces vers le mot : γνωμικά.

Νὰ δυνηθοῦν νὰ στρέψουσιν ὀπίσω 'ς τὸ σκαμνί σου,
λέγω τὴν θυγατέρα σου, καὶ νἄχῃς τὴν τιμή σου —
Ὅτ' ἔχει δύναμιν πολλὴν καὶ γνωστικὸν κεφάλι
κ'εἰς τὰ δικά μας πείσματα τὸν βίον του νὰ βάλῃ·
Δὲν ἔν' ὁ Καντακουζηνός, κυρά μου, νὰ φοβᾶται,
ἀμ' ἔναι ἄρχων γνωστικὸς κ' οἶδεν νὰ κυβερνᾶται'.
Ἤκουσα 'γὼ τοὺς λόγους του, ἡ βλάχα, τοῦ Ἀρβανίτη,
ποὺ τότε νὰ ἐκόβετον ἡ ἐδική μου μύτη.
Fol. 50b. Δὲν ἔκαμα ὡς φρόνιμη, μηδὲ ὡς κάμνει μάνα,
ἀμ' ἔκαμα ὡσὰν λωλὴ καὶ ὡς μία πουτάνα.
Ἐγὼ ἤμουν ἡ ἀφορμή, ἐγώ ' μουν ἡ αἰτία,
υἱέ, νὰ λάβῃς θάνατον, νὰ χάσῃς τὴν Βλαχία·
Ἠθέλησα νὰ ἐχθρευτῶ μὲ μεγαλύτερόν μου,
μ'ἄρχοντα Καντακουζηνὸν κ'ἔχασα τὸ δικό μου.
Ἔχασα σπίτια καλά, αὐλὲς μαρμαρωμένες,
δούλους, κοπέλες εὔμορφες ποὖσαν καμαρωμένες.
Ἔχασα καὶ τὸν βίον μου καὶ ὅλην τὴν αὐθεντίαν
καὶ τώρα ὁ Ἀλέξανδρος ὁρίζει τὴν Βλαχίαν·
Ἔχασα σένα τὸν υἱὸν ὁποὖσουν σὰν βλαστάρι
κ'εἰς ὅλους ἐφαινόσουνε εὔμορφο παλληκάρι,
Κ' ἔχεις τὸν ᾅδην γείτονα καὶ τοὺς νεκροὺς συντρόφους,
ὁποὖσουνε πρωτύτερα μὲ τοὺς πολλοὺς εὐμόρφους.
Εἴ τις θέλει νὰ μανθάνῃ,
τοῦτο μηδὲν τὸ λανθάνῃ
Καὶ μὲ μεγαλύτερόν του
ἂς μὴν χάνῃ τὸν καιρόν του·
Ὅτ' ὁποὺ φυτεύει σκόρδα,
ποὖναι τῶν χωριάτων ρόδα,
Μὲ τὸν μεγαλύτερόν του,
πέφτει καὶ ὀχ τὴν τιμή του,
χάνει καὶ τὴν κεφαλή του».

Fol. 51a. Ἐδῶ ὁ Πέτρος ὁμιλεῖ μ'αὐτὸν τὸν πατριάρχη,
τὸν Ἰωάσαφ καὶ πολλὴν φαίνεται ἔχθρα νἄχῃ.

118. ἐγώμουν. *130.* Ἤτης. À côté le mot γνωμικά.

«Ἔλα καὶ σύ, Ἰωάσαφε, νὰ διαλεκτοῦμ' ἀντάμα
κάτω 'ς τὸν ᾅδην ποῦμαστεν, ὅτ' ἔν' μεγάλο πρᾶγμα
Νὰ βγῇς ἀπὸ τὸν θρόνον σου, νὰ χάσῃς τὴν τιμήν σου
καὶ νὰ γενῇς ὡσὰν μωρόν, νὰ βγῇς καὶ ἀπὸ τὸν νοῦν σου
Καὶ ἀπὸ τὴν καταφρόνησιν καὶ ὀχ τὴν πολλὴν πικρία
νὰ ἀποθάνῃς ἄτιμος ἔξω εἰς τὰ χωρία.
Καὶ ποῦναι τὰ μουλάρια σου καὶ ποῦν' τὰ ἄλογά σου,
ποῦ ἡ καβάλλα ἡ εὔμορφη καὶ τἆλλα γονικά σου
Καὶ ποῦ ἡ ὑπερηφάνεια ὁποῦχες εἰς τὸν θρόνον;
ὅλα, ὡς φαίνεται, λοιπὸν πᾶσιν εἰς ἕνα χρόνον.
Ἔπρεπε, ἂν ἦσουν φρόνιμος, καὶ ἂν ἦσουν πατριάρχης,
ταπεινοσύνην, ἀρετήν, τοῦτα τὰ δύο νἄχῃς,
Ν'ἀφήσῃς καὶ τὸ πεῖσμά σου καὶ τὴν κενοδοξίαν,
ὡς ἄνθρωπος ὁποῦσουνε μὲ τόσην ἐξουσίαν,
Νὰ πέσῃς εἰς μετάνοιαν, νὰ πῇς τὸ 'ἥμαρτόν σου,
ἄρχοντα Καντακουζηνέ, κ'εἶμαι 'ς τὸν ὁρισμόν σου'.
Ἀμ' ὀχ τὴν δόξαν τὴν πολλὴν καὶ ἀπὸ τὸν τόσον βίον
ἐχάλασες τοῦ λόγου σου μαζὶ καὶ μᾶς τοὺς δύο·
Ἐσύ 'χασες τὸν θρόνον σου κ'ἐγὼ τὴν ἀφεντία,
καὶ τώρα μᾶς καταγελοῦν καὶ τὰ μικρὰ παιδία·
Ὁρίζει τὸ πατριαρχεῖον τώρα ὁ Μητροφάνης,
Fol. 51ᵇ. καὶ σὺ διὰ τὴν ἔπαρσιν μηδὲ ἦσουν, μηδὲ ἐφάνης.
Κάθεται καὶ εἰς τὸν τόπον μου Ἀλέξανδρος Βοϊβόνδας
καὶ μέν' ἡ γῆ ἐσάπισε τοὺς ἐδικούς μου πόδας.
Ποὺ δὲν κλίνει τὸ κεφάλι,
'ς ὅσα κάμνει, πολλὰ σφάλλει·
Κ' ἡ ταπεινοσύνη πάλιν
φέρνει ὕψωσιν μεγάλην,
Ὅτι λέγουσιν οἱ ἄλλοι,
οἱ σοφοὶ καὶ διδασκάλοι,
Πῶς ἡ πολλὴ χοντροσύνη
δὲν κάμνει ἁγιωσύνη,
Μηδὲ ἡ κενοδοξία
δὲν μᾶς δίδει ἐξουσία».

142. ὅτ' ἔναι, contre le rythme. *151.* Ἔπρεπεν. Mais le ν doit être écarté pour le rythme.

Ἐδῶ ὁ Ἰωάσαφος λέγει τὸ 'ἥμαρτόν' του
κ' εἰς ὅλα δείχνει τί' τονε πταίστης τὸν ἑαυτόν του.
«Τὰ πράγματα ποὺ γίνησαν δὲν ἔπρεπε νὰ λέγῃς
κάτω 'ς τὸν ᾅδην κ' ἤξευρε πῶς τὴν καρδιάν μου καίγεις·
Ἀλλ' ἐπειδὴ σ' ἐνθύμησι τὰ περασμένα ῥάνεις,
χρεία 'ναι νὰ πηλογηθῶ μήπως καὶ ἀμφιβάλλεις·
Δὲν ἤλπιζα, παιδάκι μου, νὰ πταίσω ἀπατός μου
κ' εἰς πλῆθος τῶν σταμένων μου ὁ κόσμος νἄν' ἐχθρός μου·
Ἀμ' ἔλεγα 'ς τὸν πλοῦτόν μου νὰ μὲ τρομάζουν ὅλοι
καὶ νἄχουν εὐημέρια οἱ ἐδικοί μου μόνοι.
Fol. 52ʳ. Μητροπολῖτες ἔλεγα ποτὲ νὰ μὲ πετάξουν
καὶ ὡσὰν ὁ σκύλος τὸν λαγὸν ἔτζι νὰ μὲ τινάξουν:
Δύναμιν εἴχασι ποτὲ αὐτεῖνοι νὰ μὲ βγάλουν
καὶ μὲ τὴν τόσην δόξαν μου 'ς τὸν ᾅδην νὰ μὲ βάλουν:
Οἱ κληρικοὶ ἐδύνονταν 'ς τὰ μάτια νὰ μὲ ἰδοῦσι
ὁπ' ὅλοι ἐκινδύνευε σὰν ξύλα νὰ γενοῦσιν:
Ἦτον ὁ Καντακουζηνὸς ὁ Μιχαὴλ ἐκεῖνος
ὁποῦναι χωρὶς δόλωσιν καὶ ὡσὰν χρυσάφι φίνος.
Ὁποῦναι μὲ τὴν γνῶσίν του ἄρχοντας τιμημένος
κ' εἰς ὅλα τὰ καμώματα δὲν ἔναι γελασμένος.
Αὐτὸς τὸν βίον του ἔβαλε διὰ νὰ μὲ πετάξῃ,
κ' ἰδὲ πῶς ἐδυνήθηκε καὶ μ' ἔγγαλε μὲ τάξι.
Ἤτονε χρεία, Πέτρο μου, νὰ ἐξομολογηθοῦμεν
'ς τὸν κόσμον ὅταν ἤμεστεν καὶ νὰ διορθωθοῦμεν·
Ἀλλ' ἐπειδὴ ὁ θάνατος μᾶς ἅρπασε σπουδαίως,
ἂς ποῦμεν τὴν ἀλήθειαν καὶ ἂς μὴν γένῃ ἀλλέως.
Ἐγὼ ἤμουν ἡ ἀφορμὴ καὶ ἡ κακὴ αἰτία
'ς τοῦτα ποὺ ἐσυνέβησαν κ'ἔχω τὴν ἁμαρτίαν.
Καὶ ἄφησα τὴν μάνα σου νὰ κάμῃ ὡσὰν θέλει
κ' ὕστερα ἐγελάστηκα ὡσὰν μωρὸν κοπέλι·
Ἂν ἤθελα τότε ἐγὼ νὰ πῶ' κυρά, τί κάμεις;
τὴν κεφαλήν σου βούλεσαι 'ς τὸ ζάρι νὰ τὴν βάλῃς;
Ἄφες τὴν θυγατέρα σου 'ς τὸ σπίτι νὰ παγαίνῃ
τ' ἀνδρὸς ὁποὺ τὴν ἔδωκες, κακὸν νὰ μὴν σοῦ γένῃ.

178 καρδίαν μου. *187* αὐτοί νοι. || νὰ μ' εὐγάλουν.

Fol. 52[b]. Ὅτι οἱ νόμοι, σὰν θωρῶ, δὲν δίδουν ἐξουσίαν
πλεόν ἡ θυγατέρα σου νὰ ἔλθῃ ᾽ς τὴν Βλαχίαν.
Ἂς πάγῃ μὲ τὸν ἄνδρα της εἰς τὰ πεθερικά της,
νὰ ἔχῃ δόξαν καὶ τιμὴν πίσω ᾽ς τὰ γονικά της,
Νὰ μὴν κτυπήσῃς μὲ θυμόν, ὅταν ἔλθῃς εἰς ἔχθραν
μὲ γένος τὸ εὐγενικόν, ὡσὰν τ᾽αὐγὸν ᾽ς τὴν πέτραν.
Ὅτ᾽ ὁποῦ καταπιάνεται μὲ μεγαλύτερόν του
πάντοτε κάτω βρίσκεται, χάνει καὶ τὸν καιρόν του·
Ἔτζ᾽ ἔγινε καὶ εἰς ἐμᾶς κακὰ νὰ βουλευθοῦμεν,
νὰ χάσωμεν καὶ τὴν τιμὴν κ᾽ εἰς θάνατον νἀλθοῦμεν·
Ἡ μάνα σου νὰ βρίσκεται τώρα ἐξωρισμένη
᾽ς τὸ μέρος τῆς ἀνατολῆς, νἆναι καὶ ἐντροπιασμένη·
Ἀμ᾽ ὁ θεὸς ὁ ἅγιος νὰ μοῦ τὴν τιμωρήσῃ
ἀκόμη σ᾽ ὅσα μὄκαμε καὶ τότε νὰ γνωρίσῃ.
Δὲν ἔκαμεν ὡς χριστιανή, μηδὲ σὰν θέλει ὁ νόμος,
ἀμ᾽ ἔκαμεν ὡς ἄνομη καὶ μᾶς γελᾷ ὁ κόσμος.
Τώρα βλέπω, σὰν τὸ λέγουν,
πῶς τὰ πράγματα σαλεύουν,
Πῶς ἡ δόξα δὲν ἐμμένει
καὶ ὁποὺ στραβὰ παγαίνει
εἰς πολλὰ κακὰ σεβαίνει.
Ὁποὺ γυναικὸς ἀκούει
εἰς χοντρὸν παλούκι κρούει,
Fol. 53[a]. Καὶ κυρὰ ἀπ᾽ αὐτὲς ἂν γένῃ
εὔκολα ᾽ς τὴν ὥραν βγαίνει».

Πάλιν ἡ Μύρτζαινα ξυπνεῖ καὶ τὰ μαλλιά της πιάνει
καὶ ὀχ τὰ δάκρυα τὰ πολλὰ κοντεύει νὰ κρυάνῃ.
«Δοῦλες, ἐλᾶτε, πιάστε με ὀλίγ᾽ ἀπὸ τὸ χέρι,
ὅτι εἰς τὴν καρδίαν μου ἦλθε κακὸ μαχαίρι,
Διατί βλέπω εἰς τὸν ὕπνον μου τὸν Βοϊβόνδα Πέτρον
κ᾽ εἰς ὅσα διαλέγεται φαίνεται νἄχουν μέτρον.
Ὠνείδιζέ με ἐπροχτὲς πῶς εἶμαι ᾽γὼ αἰτία
κ᾽ εἰς ὅσα ἐσυνέβησαν κ᾽ ἔχω τὴν ἁμαρτία.

225 **À la marge :** γνωμικά. *227* ἐμένη. *233* ὥραν εὐγένη. *234* μαλλία.

Καὶ ἀπόψε πάλε βλέπω τον πῶς μὲ τὸν πατριάρχη,
τὸν Ἰωάσαφ ὁμιλεῖ κ᾽ ἔχει μεγάλην μάχη.
Νἄθελε πέσ᾽ ὁ οὐρανὸς κ᾽ ἡ ὥρα νὰ βουλήσῃ
σκυλία ἢ ἀρκούδια νἄθελαν μὲ ξεσχίσει·
Ὅταν ἠθέλησα ἐγὼ τοὺς λόγους νὰ ἀκούσω
τοῦ πατριάρχου καὶ πολλὰ αὐτὸν νὰ ἀγαπήσω.
Νὰ κάμω ἐχθροὺς τοὺς ἄρχοντας πὄχουν βίον περίσσιο
καὶ ἕναν οὐδὲ τίποτες πολλὰ νὰ τὸν τιμήσω,
Νὰ πάθω ὅσα ἔπαθα, νὰ ἔβγω ὀχ τὴν τιμήν μου,
νὰ χάσω ἡ κακορρίζικη καὶ αὐτὴν τὴν δύναμίν μου.
Ἀπὸ πολλῆς ἐγὼ ᾽πρεπε νὰ εἶμ᾽ ἀποθαμένη
καὶ ἀπὸ τὰ τόσα μου κακὰ νἆμ᾽ ἐλευθερωμένη,
Μηδὲ νὰ φαίνωμαι ᾽ς τὴν γῆν, μηδὲ νὰ ἔχω θάρρος.
Fol. 53[b]. τὸν Πέτρον τὸν Βοϊβόνδα μου διατὶ τὸν τρώγει ὁ Χάρος.
Διατὶ σ᾽ ἐκεῖνον ἤλπιζα κ᾽ εἶχα πολὺ καμάρι
ἄμποτες τώρα γλήγορα θάνατος νὰ μὲ πάρῃ,
Νὰ μὴν ἰδῶ χειρότερον ἄλλον κακὸν σ᾽ ἐμένα,
ὅτ᾽ ἀπὸ τὸ κεφάλι μου ὅλα τἄχω χαμένα,
Τὴν αὐθεντία, τὴν τιμήν, χρυσάφι καὶ λογάρι,
καὶ σένα, υἱέ μου, ποὖσουνε εὔμορφον παλληκάρι.
Καὶ τώρα εἰς τὴν ἀνατολὴν νὰ εἶμ᾽ ἐξωρισμένη
καὶ ὁ βασιλεὺς τὴν ἄτυχη νὰ μ᾽ ἔχῃ ὠργισμένη.
Πῶς ἦτον, πῶς μου γίνηκε νὰ ἔλθω εἰς δυστυχίαν,
πῶς καταφρονεθήκαμεν ᾽ς τὴν τόσην εὐτυχίαν;
Φαίνεται ὁ Μύρτζας ἄνδρας μου νὰ εἶχε καμωμένα
᾽ς τὸν κόσμον ἁμαρτήματα, κακὰ ὀρδινιασμένα.
Νἄκαμε φόνους περισσούς, πολλὲς παρανομίες,
καὶ κεῖνα ᾽ς τὸ κεφάλι μου κάθουνται σὰν αἱ μυῖες.
Ἁμαρτία τῶν γονέων
εἰς τὴν κεφαλὴν τῶν νέων.
Λέγει ὁ προφήτης πάλιν,
ποὖχε κεφαλὴν μεγάλην,
Ὅτι οἱ πατέρες τρῶσιν
ἀγουρίδα διὰ βρῶσιν,

265. ἐκαταφρονεθήκαμεν. *270* **En marge** γνωμικά.

Οἱ ὀδόντες τῶν παιδιῶν τους
μουδιάζουσι στανιό τους.
Fol. 54ª. Τῶν γονέων ἡ ἁμαρτία
ἔρχεται εἰς τὰ παιδία,
Καὶ οἱ ἄνδρες 'ς ὅσα σφάλλουν
αἱ γυναῖκές τους λαμβάνουν.
Σηκώσετέ με, δουλές μου, βάλτε με 'ς τὸ κρεββάτι,
ὅτ' ἀπὸ τὴν πικρίαν μου εἶμαι ξύλον κομμάτι.
Ἂν τύχῃ εἰς τὸν ὕπνον μου νὰ ἰδῶ τὸν Πέτρον πάλιν,
τὸν ἀκριβόν μου τὸν υἱόν, τὄμορφον παλληκάρι,
Καὶ νὰ ὁμιλήσω μετ' αὐτὸν, σὰν ἤμουν καθημένη
'ς τὸ πρόσωπον νὰ τὸν ἰδῶ, ἡ πολυπικραμένη.
Διατί ὅταν τὸν ἔβλεπα ἐχτὲς εἰς τὄνειρόν μου
σὰν ζωντανὸς μ' ἐφαίνετον, ὡς ἦτον 'ς τὸν καιρόν του».

Ἐδῶ ὁ Πέτρος φαίνεται πολλὰ νὰ ὀνειδίζῃ
τὴν μάνα του τὴν Μύρτζαινα καὶ νὰ τὴν ἀσχημίζῃ.
«Πολλὲς φορὲς νὰ θυμηθῇς τοὺς ἐδικούς μου λόγους
καὶ μέσα 'ς τὴν καρδίαν σου νὰ προξενοῦσι πόνους,
Τὰ δάκρυα κ' οἱ ἀναστεναγμοὶ ποσῶς νὰ μὴν σοῦ λείπουν,
οἱ ἔννοιες καὶ οἱ μέριμνες τὸν νοῦν σου νὰ τὸν γλείφουν,
Ὅτ' ἀπὸ τὸ κεφάλι σου χάσαμεν τὴν τιμήν μας
'ς τὸν ᾅδην νὰ εὑρίσκωμαι χρόνους πολλοὺς καὶ μῆνας,
Καὶ ὁ Ἀλέξανδρος αὐτὸς ὁποὖτον διωγμένος
τώρα Βλαχίας νὰ γενῇ μπέγης ἀξιωμένος,
'Σ τὸν τόπον μου νὰ κάθεται καὶ εἰς τὴν αὐθεντία·
ὁποὺ νὰ ἤθελες καῇ, σὰν εἶσαι σὺ αἰτία,
Fol. 54ᵇ. Εἰς φυλακὴν νὰ ἀποκλεισθῇς, νὰ εἰσ' ὠνειδισμένη
καὶ μέσα ἡ καρδία σου νἆναι πολλὰ θλιμμένη.
Διατί σοῦ ἐφαινέτονε νὰ ὁμοιάζουν ὅλοι
τοῦ Γκιόλμα ποὺ σὲ δούλευε κ' ἦσουν δική του ὅλη
Καὶ δὲν ἐλόγιζες ποτὲ νἆναι καλύτερός σου
ἄρχων ὁ Καντακουζηνὸς καὶ φρονιμώτερός σου.
Ἀμὴ ἐχθρεύτης μετ' αὐτὸν ὁπ' ὅλοι τὸν τρομάζουν,
εἰς γνῶσιν κ' εἰς καμώματα αὐθέντες τὸν θαυμάζουν,

276. παιδίων τους. 296 ἐχάσαμεν.

Διατί γυναῖκα ἤσουνε μωρὴ κ' ἐντραλισμένη,
καλὰ καὶ ἦσουν καὶ κυρά, ἦσουν ξεμυαλισμένη.
Ὁ νοῦς σου εἰς τὸν ἔρωτα ἦτον κ' εἰς τὸ καμάρι,
ποὺ νὰ ποθάνῃς γλήγορι καὶ Χάρος νὰ σὲ πάρῃ.
Ταῦτα σοῦ λέγω, μάνα μου, ὁποῦσαι σὺ αἰτία
εἰς ὅσα ἔπαθα ἐγὼ κ' ἔχε τὴν ἁμαρτία.
Ὁ ᾅδης κάτω κράζει με, παγαίνω, τί φοβοῦμαι,
καὶ μὴν ἐλπίζῃς, ἄτυχη, πλέον ν' ἀνταμωθοῦμε,
Μηδ' ἀπὸ τώρα καὶ μπροστὰ νὰ δῇς καλὸ δικό σου,
ὅτ' ἔχασες τὸν βίον σου καὶ μένα τὸν υἱόν σου·
Μηδὲ νὰ εὕρῃς ἄνεσιν, μηδὲ ἐλευθερία,
διατί ποὺ σ' ἔφερεν ἐδῶ ἔχει πολλὰ θηρία
Ἔναι ὁ βίος του πολὺς κ' ἡ δόξα του μεγάλη,
ἔχει καὶ γνῶσιν θαυμαστὴν καὶ φρόνιμον κεφάλι,
Καὶ ὁπού πέσῃ μετ' αὐτὸν εἰς ἔχθραν καὶ εἰς μάχη
φρόνιμος δὲν μᾶς φαίνεται μηδὲ κεφάλι νἄχῃ.
Fol. 55ª. Ἔν' ὁ Καντακουζηνός,
ὁπού ἔναι εὐγενικός,
Ἄρχων ἔναι τακτικός,
φρόνιμος και θαυμαστός.
Ἔχει δύναμιν καὶ χάριν,
μοιάζει καὶ σὰν λεοντάριν,
Ἄρχοντες τὸν προσκυνοῦν
ὅτ' ἔχει φρόνησιν καὶ νοῦν·
Λέγουσίν τον Μιχαήλ,
ὅτι 'ς τὸν νέον Ἰσραὴλ
Καύχημα καὶ δόξ' ἐφάνη
κι ὅλα δίκαια τὰ κάμνει.
Ἔβγαλε τὸν πατριάρχη,
δὲν τὸν ἄφησε νὰ ἄρχῃ.
Ὅτι εἶχε τὸ κεφάλι
εὔκαιρον, ὡσὰν τζουκάλι.
Εἶχε καὶ μεγάλην μύτην,
λέγασίν τον καὶ Ἀρβανίτην.

326 En marge γνωμικοὶ ἔπαινοι. 343 ἐλέγασιν.

Ἔβγαλε καὶ σέν, τὴν Ντόμνα,
ἀπὸ τὸ μεγάλον δῶμα
Καὶ ἀπὸ τιμὴν μεγάλη
ἐδυνήθη νὰ σὲ βγάλῃ,
Σὰν γομάρα νὰ σὲ φέρῃ
῾ς τῆς ἀνατολῆς τὰ μέρη.
Fol. 55ᵇ. Ἔτζι τὸ παθαίνουν ὅλοι
ὅσοι δὲν ἔχουν κεφάλι,
Ὅσοι τὸν μεγαλύτερόν τους
θέλουν νἄχουσιν ἐχθρόν τους.
Τοῦτος ἔναι ἀπὸ γένος
φρόνιμος καὶ δοξασμένος,
Εἶχε καὶ πατέρα πρῶτα,
μέγας ἦτονε, καὶ ῥώτα.
Κὺρ Δημήτριος ἐκεῖνος,
ἦτον κ᾿εἰς τὸ γένος φίνος.
Δίδει κ᾿ἐλεημοσύνην
μὲ πολλὴν δικαιοσύνην,
Τοὺς πτωχοὺς πολλὰ νὰ παύῃ
καὶ τοῦ εἶναι ὅλοι σκλάβοι.
Ὅταν θέλῃ νὰ ὁρίσῃ
τίποτες νὰ ᾿βεργετήσῃ,
Γίνεται τὸ θέλημά του
σὰν ἡ ὥρα τοῦ θανάτου».

Ἐπίλογος

Μηδὲν θαυμάζῃς, ἄνθρωπε, πῶς ἐκ τὸ μεγαλεῖον
ἡ Μύρτζαινα ἐξέπεσεν καὶ ἀπὸ τὸν τόσον βίον.
Ὁ χρόνος εἶν᾿, ὡσὰν θωρεῖς, τροχὸς ὁποὺ γυρίζει
καὶ μεῖς παρομοιάζομεν τὸ ῥόδον ποὺ μυρίζει·
Ἄλλος τὸν κόσμον χαίρεται καὶ ἄλλος τὸν ἀφήνει,
ὁ θάνατος ἁρπάζει μας καὶ ὅλους μᾶς ἐκδύνει·
Fol. 56ᵃ. Ἄλλον ὑψώνει ὁ καιρὸς καὶ ἄλλον κατεβάζει
καὶ ἄλλον κάμνει πένητα, πολλὰ νὰ τὸν τρομάζῃ.

Ἀμὴ ποὺ ἔναι φρόνιμος κ᾿ ἔχει ταπεινοσύνην
ἀπ᾿ ὅλους ἔχει ἔπαινον καὶ ὄχι κακωσύνην·
Καὶ ὁποὺ τὸν μεγαλύτερον τιμᾷ, [[καὶ]] δὲν [[τὸν]] ὀνειδίζει.
τὸν κόσμον τοῦτον χαίρεται καὶ ὅλους τοὺς ὁρίζει.
Δὲν θέλει νὰ ὑψώνεται τινὰς καὶ νὰ κρατῆται,
ὅτ᾿ ὕστερα τὸν βλέπετε ῾ς τὴν γῆν ὁποὺ κυλεῖται.
Ἰδέτε τὸν διάβολον πῶς ἦτον φῶς εἰς ὅλους
καὶ ἔλαμπεν σὰν ἀστραπὴ μέσα εἰς τοὺς ἀγγέλους.
Ἀμ᾿ ἡ πολλή του ἔπαρσις τὸν ἔκαμεν νὰ πταίσῃ
καὶ ἀπὸ τὸ ὕψος τοῦ οὐρανοῦ κάτω ῾ς τὴν γῆν νὰ πέσῃ.
Ἰδέτε καὶ τὸν ἄνθρωπον πῶς ἦτον τιμημένος
καὶ μέσα ῾ς τὸν παράδεισον ἦτον χαριτωμένος,
Ἀμὴ ῾ς τὸν νοῦν του ἔβαλε νὰ ὑψωθῇ μεγάλα
καὶ ἔχασε τὸν παράδεισον καὶ τὰ καλὰ τὰ ἄλλα.
Τοῦτο καὶ μάθε, ἄνθρωπος, ῾ς τὸν νοῦν του νὰ τὸ βάλῃ,
ὅτι ὁποὺ ὑψώνεται τὴν δόξαν του τὴν χάνει.
Ἐπάρτε καὶ παράδειγμα ἀπὸ τὸν πατριάρχη
ὁπ᾿ ὁ καιρὸς τὸν ἤφερεν τότε πολλὰ νὰ ἄρχῃ.
Τὸν Ἰωάσαφ, λέγω σας, κεῖνον τὸν Ἀρβανίτην
ὁπ᾿ ὁ τροχὸς τὸν ἤφερεν πίστομα μὲ τὴν μύτην.
Ὅτ᾿ εἶχεν ὕψωσιν πολλὴν καὶ φούσκωμα μεγάλον
καὶ δὲν ἐκαταδέχετον ποσῶς ν᾿ ἀκούσῃ ἄλλον.
Fol. 56ᵇ. Ὁ Αἰτωλὸς Γεώργιος τούτην τὴν ῥίμα γράφει
καὶ λέγει ὅσα ἔπρεπεν ἡ Μύρτζαινα νὰ πάθῃ.
Ὁπὄναι δοῦλος ἕτοιμος εἰς ὅσα τὸν προστάξῃ
ἄρχων ὁ Καντακουζηνὸς καὶ κάμνει τα μὲ τάξι.

---

391 ὅτ᾿ ὁποὺ.